

Zsigmond Justh, disciple hongrois des naturalistes

Sándor KÁLAI
University of Debrecen

ABSTRACT

Zsigmond Justh is considered one of the first Hungarian authors to be influenced by French naturalism, especially by the leader of the movement, Émile Zola. This article examines the Hungarian author's work from a comparative perspective: on the one hand, our objective is to highlight the position of Justh in the Hungarian literary field; on the other hand, we want to draw attention to Justh's last three novels which are part of a cycle that the author began to elaborate following the example of Zola. By means of this overview, we will gain a more precise idea of the importance, but also of the limits, of this author's work.

Les histoires littéraires nationales contiennent, en général, grand nombre de constats qui sont, le plus souvent, simplement énoncés, et ne sont pas fondés sur une analyse approfondie. Si l'influence du naturalisme français sur la littérature hongroise¹ est un lieu commun bien ancré, une analyse partielle permettant d'éclairer le sujet fait encore défaut. Il est cependant évident que l'influence de ce mouvement littéraire, et tout particulièrement l'influence de Zola,² a été réelle: la littérature hongroise moderne s'est orientée, d'une manière constante, vers la littérature française et cette influence a été étudiée dans le cas d'auteurs majeurs. Cet article a pour but de se pencher sur un auteur, Zsigmond Justh, qui, s'il n'est pas complètement oublié,³ est néanmoins tombé dans un semi-oubli et ne suscite guère plus l'attention du public que celle des historiens de la littérature.⁴ D'une manière un peu paradoxale, Justh, écrivain décédé à un jeune âge, est devenu le symbole de la promesse: étant donné que son œuvre a été brusquement interrompue par une maladie foudroyante, on a tendance à considérer les récits qu'il a publiés comme les prémices d'une maturité jamais advenue.

Cette étude examinera donc l'œuvre de Justh en tentant de l'envisager dans une perspective comparatiste. Dans les limites imposées par cet article, nous ne pourrions nous intéresser qu'à deux aspects de ce corpus: il s'agira, d'une part, de mettre en lumière la position de Justh au sein du champ littéraire hongrois et d'attirer, d'autre part, l'attention sur les trois derniers romans de cet écrivain, qui sont intégrés dans un cycle que l'auteur a commencé à élaborer en suivant l'exemple de Zola. On espérera, au terme de cette étude, avoir donné une idée plus précise de l'importance, mais aussi des limites, de l'œuvre de Justh.

¹ Voir Tivadar Gorilovics, "Zola et le naturalisme en Hongrie," *Revue de littérature comparée* 3 (1994): 305-13.

² Voir deux de nos articles: "Zoltán Ambrus et la réception de Zola en Hongrie," in éd. Tivadar Gorilovics, *Lectures de Zola* (Debrecen: Debreceni Egyetem, 1999) 99-126 et "La réception de Zola en Hongrie," in éd. Norbert Bachleitner, Tone Smolej et Karl Zieger, *Zola en Europe centrale* (Valenciennes: Presses Universitaires de Valenciennes, 2011) 171-86.

³ Fait symptomatique, son nom n'apparaît pas dans un manuel récent consacré à la littérature hongroise: éd. Tibor Gintli, *Magyar irodalom* (Budapest: Athenæum, 2011).

⁴ Il faut mentionner, comme exceptions notables, deux thèses, soutenues récemment, mais qui ne sont pas encore publiées en volume: Franciska Dede, *Justh Zsigmond, az irodalmi dendi* [Justh Zsigmond, le dandy littéraire], diss. Eötvös Loránd Tudományegyetem, 2005, et Gergely Kardeván Lapis, *Justh Zsigmond első alkotói pályaszakasa, 1885-1889* [La première étape de la carrière de Zsigmond Justh, 1885-1889], diss. Pázmány Péter Katolikus Egyetem, 2015. La seconde, comme son titre l'indique, se penche sur le début de la carrière de l'auteur, tandis que la première propose la description du réseau de sociabilité de Justh, en s'intéressant, tout particulièrement, à ses relations françaises.

La position de Justh

Il importe, en guise d'introduction, de fournir quelques éléments biographiques sur cet écrivain: né en 1863, à Pusztaszentmária, mort en 1894 à Cannes, Justh descend d'une ancienne famille de gentilshommes terriens. Après avoir commencé des études de droit à Budapest, il s'intéresse aux sciences économiques, et continue ses études à Kiel, à Zurich, et à Paris. C'est à Paris qu'il choisit de devenir écrivain. Sa maladie pulmonaire qui le conduit à voyager tout au long de sa vie lui fait connaître non seulement la France, son pays de prédilection, mais aussi l'Italie, l'Algérie ou encore l'Égypte. Justh aime recevoir ses amis dans sa propriété de Pusztaszentmária mais retourne souvent à Paris où il établit des relations avec un grand nombre d'artistes et d'écrivains. Sa maladie s'étant aggravée alors qu'il est à Paris en 1894, l'écrivain s'installe à Cannes où la tuberculose finit par l'emporter. Avant la parution des trois romans de son cycle – *A pénz legendája* [La Légende de l'argent] (1893), *Gányó Julcsa* [Julie Gányó] (1894), *Fuimus* (1895) – dont on parlera ultérieurement plus en détails – il publie un roman *Művész szerelem* [Amour d'artiste] (1888), plusieurs recueils de nouvelles qui prennent essentiellement pour cadre le milieu paysan, ainsi que ses impressions de Paris, *Páris elemei* [Éléments de Paris] (1889). Il ne reste donc à la postérité qu'une œuvre mince.

Justh est considéré, aujourd'hui encore, comme un amateur ou un dandy,⁵ qui n'a été littéraire que pour son propre plaisir. Il est vrai que la fortune dont il hérite le laisse libre dans ses orientations et lui permet de mener une existence financièrement indépendante. Cette situation personnelle l'oppose à un autre modèle d'écrivain qui apparaît en Europe dès la première moitié du XIXe siècle et pour qui l'écriture, souvent à la fois journalistique et littéraire, est la principale source de revenu. C'est le cas, à l'époque de Justh, de Zola, qui décrit notamment cette condition d'écrivain dans *L'Œuvre* (1886). C'est en le mesurant à l'aune de cet écrivain professionnel qu'on a sans doute considéré Justh comme un amateur. Sa fortune et son éducation le placent dans le rôle de l'auteur cultivé en même temps que son exemple renvoie aussi à l'histoire de l'aristocratie hongroise: "là où l'aristocratie et l'élite savante se sont approprié la culture (langues, savoirs) occidentale, l'esprit de la culture élitaire est devenu cosmopolite (européen), l'esprit national ne survivant que dans la culture ethnique paysanne [*volk*]."⁶ Ainsi s'explique aussi la persistance de l'orientation française dont l'exemple de Justh témoigne d'une manière éloquente. Traiter cet écrivain comme un amateur serait donc une erreur.

On se souvient surtout de Justh pour le rôle d'intermédiaire qu'il a joué entre la Hongrie et la France et dans son propre pays. Sa vie condamnée d'avance à une mort certaine a dû le pousser sans cesse vers l'avant, lui faire multiplier rencontre sur rencontre, activité sur activité. Ce rôle d'intermédiaire doit être analysé à deux niveaux qui s'entremêlent – au niveau artistique et au niveau social. La vie et l'œuvre de Justh témoignent en somme d'un individu qui accepte d'être confronté aux processus économiques, sociaux, intellectuels et artistiques de l'Europe de la deuxième moitié du XIXe siècle.

Dans sa jeunesse, Justh appartient à des cercles formés de ses semblables et se lie d'amitié avec les jeunes aristocrates de sa génération. Pourtant, une de ses premières initiatives indique clairement ses intérêts: suivant l'exemple anglais, Justh et un de ses amis lancent

⁵ À preuve, le titre de la thèse de Franciska Dede: *Zsigmond Justh, le dandy littéraire*.

⁶ Vilmos Keszeg, "Populáris kultúrák a 19-20. században [Cultures populaires aux XIXe et XXe siècles]," in éd. Sándor Kálai, *Médiakultúra Közép-Kelet Európában*, (Kolozsvár: Erdélyi Múzeum-Egyesület, 2016) 53-90, 55. ["Ott viszont, ahol az arisztokrácia és az értelmiségi réteg a nyugati kultúrához igazodott (nyelvhasználatban, kulturális szokásokban), az elitkultúra kozmopolita (európai) jelleget öltött, s a nemzeti szellemiség mindössze a népi (paraszti, folk) kultúrában érvényesült"]. C'est nous qui traduisons.

Debating Society, une sorte de cercle de perfectionnement de soi, destiné à former les jeunes aristocrates aux débats et à les initier aux affaires publiques.

En ce qui concerne les relations de Justh avec la France, on observe qu'elles sont très variées. Pendant ses séjours en France, il fréquente non seulement les cercles de l'aristocratie (il se lie d'amitié avec – entre autres – Pierre de Coubertin et le comte de Polignac), mais aussi les milieux des banquiers et de la haute bourgeoisie. Ses amis les plus intimes sont toutefois issus des cercles artistiques. Il fréquente d'une manière assidue les salons littéraires de l'époque comme ceux de la comtesse de Diane ou de Jean de Néthy, pseudonyme de Emmy de Némethy,⁷ une femme de lettres hongroise, qui vit surtout en France et qui n'apprend le hongrois que sur le tard. Il semblerait que c'est Justh qui l'ait incitée à se tourner vers la traduction.⁸ Le futur écrivain fait également la connaissance d'auteurs comme Dumas, Coppée, Leconte de Lisle, Bourget, Daudet, et il se rend souvent chez Huysmans ou Barbey d'Aurevilly. C'est à Paris que se déroule la scène de la vocation trouvée que raconte Kálmán Mikszáth, grand romancier hongrois, éditeur des romans de Justh pour une édition illustrée, et que nous rapportons ici en traduction:

- Je veux devenir écrivain. Donnez-moi des conseils, maître!
- Tout d'abord, je veux vous poser une question, dit Taine.
- Si j'ai du talent? Je vous traduis mes essais.
- Taine sourit:
- Non, je vous demande si vous avez de la volonté.
- Oui.
- Alors, devenez écrivain.⁹

Sur ce point, l'expérience de Justh est assez semblable à celle de Zola, auteur que l'écrivain hongrois semble pourtant n'avoir jamais rencontré. Comme dans le cas de Zola, c'est Taine qui va lancer en quelque sorte le jeune homme hongrois sur les routes de la littérature.

Zsigmond Justh devient un catalyseur d'échange entre la France et la Hongrie. Citons à ce propos une lettre que Guillaume Vautier a écrite à Lajos Csonka, auteur d'un mémoire de fin d'études consacré à Justh et rédigé en français en 1932:

Il était généralement aimé chez nous. Les manières charmantes, la distinction infinie lui ont conquis la sympathie des différents milieux qu'il a fréquentés. Les Français ont

⁷ Emmy de Némethy était d'origine autrichienne. Ayant perdu tôt ses parents, c'est avec sa grand-mère qu'elle a vécu à Paris. Selon la thèse de Franciska Dede, il existait un amour platonique entre la jeune femme et Justh, mais le romancier ne pouvait songer à se marier à cause de sa maladie (Dede 62). *Dilettantes*, un roman anonyme qui paraît dans la capitale française en 1894, raconterait leur histoire.

⁸ Philippe Baron, "Une correspondance Edmond de Goncourt – Emmy de Némethy," *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt* 16.1 (2009) 153-59, 154. Selon Baron, c'est Némethy elle-même qui serait l'auteur du roman mentionné dans la note précédente. Il faut également préciser que Justh collabore, par ses choix et l'exécution d'une première version des traductions, à la parution d'une anthologie de chansons populaires hongroises: Jean de Néthy, *Ballades et Chansons populaires de la Hongrie. Souvenirs de Szenttornya* (Paris: Lemerre, 1891).

⁹ Ce sont les trois romans de Justh faisant partie de son cycle qui sont choisis par Mikszáth pour cette édition; ils figurent dans les 53e et 54e tomes de *L'Édition illustrée des romanciers hongrois*: Justh Zsigmond, *A kiválás genezise I: A pénz legendája és Gányó Julcsa*, éd. Kálmán Mikszáth (Budapest: Franklin Társulat, 1905) et Justh Zsigmond, *A kiválás genezise I: Fuimus*, éd. Kálmán Mikszáth (Budapest: Franklin Társulat, 1905). Dans les citations ultérieures des romans de Justh le premier chiffre indiquera le tome, le deuxième, la page. Pour cette citation: I/VI. ["– Szépiró akarok lenni. Adjon tanácsot, mester! / – Mindenekelőtt egy kérdést kell intéznem önhöz, – mondá Taine. / – Hogy van-e tehetségem? Átfordítón önnek szárnypróbálgatásaimat. / Taine mosolygott: / – Nem azt akarom kérdezni, de hogy van-e erős akarata. / – Van. / – Hát akkor legyen szépiró"]. C'est nous qui traduisons.

surtout estimé le Hongrois en lui. Zsigmond Justh n'omit jamais une occasion favorable pour parler des affaires de sa patrie.¹⁰

Justh invite ses amis français en Hongrie, et reçoit ainsi dans sa propriété, Coppée ou le comte de Polignac. Il importe de noter que ce dernier fera paraître, à l'incitation de Justh, une anthologie consacrée à la poésie hongroise, intitulée *Poètes hongrois, poésies magyares* aux éditions Ollendorff, en 1896, deux ans après la mort de Justh. C'est Guillaume Vautier,¹¹ un autre ami de Justh, attaché au Consulat de France en Hongrie, qui traduit en français un des recueils de l'auteur, *Le Livre de la Pousta*, publié également chez Ollendorff en 1892.

Justh joue un rôle de médiateur non seulement entre la France et la Hongrie, mais aussi au sein même de son pays où il s'attache à faciliter le passage entre les différents lieux de sociabilité et à relier ainsi milieux aristocrates, bourgeois ou artistiques. La comtesse Albin Csáky¹² fonde ses soirées littéraires à l'initiative de Justh, si bien que le jeune romancier se constitue un vaste réseau de relations. Il collabore ainsi régulièrement à des journaux et des revues littéraires, et se liera d'amitié, entre autres, avec les sœurs Wohl, Janka et Stefánia,¹³ écrivaines et journalistes, parmi les premières à défendre la cause des femmes en Hongrie.

Dans sa propriété en Hongrie, Justh n'accueille pas seulement ses amis hongrois et étrangers; il organise aussi des représentations théâtrales avec et pour les paysans qui vivent sur ses terres. Selon lui, l'âme du paysan hongrois ressemble à l'âme grecque¹⁴ et le rend apte à apprécier les œuvres classiques. La troupe des paysans dirigée par Justh mettra alors en scène des pièces d'Aristophane ou de Plaute ainsi que des pièces de Shakespeare ou de Molière. L'on soulignera que cette entreprise s'inscrit également dans un mouvement plus large, Justh devenant de plus en plus lié aux mouvements sociaux-démocrates.

Alors que Zsigmond Justh fait partie des rédacteurs de la revue littéraire *A Hét*,¹⁵ sa nouvelle orientation sociale et scientifique le mène à la rupture avec le groupe. Sous l'influence de son ami István Czóbel,¹⁶ historien des religions, il adhère en effet à une pensée qu'on peut considérer aujourd'hui comme néoconservatrice, et qui l'éloigne de l'avant-garde littéraire libérale de la revue. Cette nouvelle conception sociale, qui témoigne aussi du fait que Justh est constamment à la recherche de nouvelles solutions aux problèmes de son pays, lui fera proposer, pour l'évolution de la Hongrie, un pacte entre la noblesse et la paysannerie hongroises. Comme on le verra, c'est cette conception qui laisse ses empreintes sur l'esthétique de ses derniers romans.

¹⁰ Lajos Csonka, *Sigismond Justh et ses modèles français* (Debrecen, 1932) 5.

¹¹ Guillaume Vautier (1866-1937) est aussi le traducteur de *La Tragédie de l'homme* d'Imre Madách (paru en 1861) et l'auteur de *La Hongrie économique* (Paris: Berger-Levrault, 1893).

¹² La comtesse Csáky (1847-1925) est née Anna Bolza; elle épouse Albin Csáky en 1866 et ouvre son salon littéraire en hiver 1890-1891.

¹³ Janka Wohl (1846-1901) et Stefánia Wohl (1848-1889). L'aînée est considérée comme la première écrivaine d'origine juive; elle est la première femme qui est mandatée par l'Académie hongroise pour faire la traduction d'une œuvre littéraire. Toutes deux deviennent rédactrices de plusieurs revues destinées aux femmes, dont celles de *Magyar Bazár*, qui a paru à partir de 1873.

¹⁴ Comme on le verra, Justh exprimera cette idée dans la préface du premier roman de son cycle en se référant aux idées de son ami István Czóbel et aux critiques français et anglais de son *Livre de la Pousta*.

¹⁵ *A Hét* (1890-1924) est la revue littéraire la plus importante avant la parution de *Nyugat* [Occident] en 1908. József Kiss (1843-1921), directeur fondateur de la revue, qui s'adresse à une classe bourgeoise de plus en plus élargie, est le descendant d'une famille juive pauvre. Après la proclamation de la loi sur l'émancipation des Juifs en 1867, il se rend à Budapest pour imprimer ses poèmes. Il deviendra une figure majeure de la littérature de l'époque.

¹⁶ István Czóbel (1847-1932), historien de la religion, esthète, frère de la poétesse Minka Czóbel (1855-1947) fut le premier représentant du symbolisme en Hongrie.

En tant qu'aristocrate conscient du déclin de son monde, Justh se trouve sans cesse dans des positions qui sont à la fois étrangères ou familières à la classe sociale à laquelle il appartient. Cette réalité, qui assure le succès de son travail de médiateur, permet sans doute d'expliquer sa sensibilité sociale et artistique et lui confère une position particulière, mais non pas dominante dans le champ littéraire hongrois.

Le cycle romanesque de Justh

Justh désire se faire une position dans un champ littéraire de plus en plus saturé où, à l'exception de la poésie, qui assure toujours la plus grande légitimité aux auteurs, on observe une concurrence de plus en plus grande entre les genres et les formes épiques. Très attentif aux stratégies mises en œuvre par les auteurs français, Justh distingue trois types de réussite: le succès auprès des masses, le succès mondain et le succès littéraire, artistique.¹⁷ Il range dans le premier groupe Zola et Ohnet, dans le deuxième, Bourget et Vogüé, et situe dans le troisième des auteurs comme les Goncourt, Leconte de Lisle ou Baudelaire – auteurs qui ne sont compris que par un public restreint mais sélectif. Si c'est à ce dernier groupe que Justh souhaite lui-même appartenir, son rôle de médiateur lui assure toutefois une visibilité plus grande. Dès la préface qui introduit le premier roman de son cycle, *A pénz legendája*, l'écrivain précise que ses romans ne s'adressent pas à un public qui cherche le divertissement: "Ainsi soit-il. Peu de gens liront ces livres, mais celui qui les lira sera celui à qui nous les avons destinés"¹⁸ (I/4). Justh cherche à trouver une forme susceptible de contenir tout ce qui le préoccupe. Le résultat sera un cycle romanesque entamé mais inachevé, qui se révèle inégal d'un point de vue esthétique.

Justh explique ses intentions dans sa préface-dédicace à son ami István Czóbel, qu'il rédige pour *A pénz legendája*. Bien qu'il ne fasse pas référence à Zola, il emprunte à l'écrivain français deux de ses procédés: d'une part, il veut composer un cycle (mais sans recourir nécessairement au procédé du personnage récurrent), d'autre part, il s'inspire des sciences contemporaines, notamment de la biologie, pour analyser le corps social. À l'instar de Zola, Justh considère ses romans comme des études. Il cherche à analyser toutes les classes sociales, et à comprendre leur évolution ou leur décadence par rapport à un élément stable, le peuple, garant de l'avenir et qui se caractérise, selon une expression que l'écrivain emprunte à Czóbel, par sa tranquillité touranienne:¹⁹ "L'idéalisme accompagné de bon sens, ne se manifeste que dans l'équilibre spirituel inébranlable et la force de notre peuple" (I/5).²⁰ Le deuxième roman du cycle, *Gányó Julcsa* est également précédé d'une préface dans laquelle l'auteur donne une interprétation de ses deux premiers romans (*A pénz legendája* et *Gányó Julcsa*) en mettant l'accent sur les divergences. De peur que les interprétations soient erronées, l'auteur éprouve la nécessité de guider le travail du lecteur en lui indiquant le message idéologique.

Les trois romans du cycle témoignent de ressemblances et de différences. Reprise d'une nouvelle antérieure, le premier, *A pénz legendája*, se présente comme le journal de la comtesse Mária Belényesi, un personnage qui réapparaîtra dans le troisième roman du cycle, *Fuimus*. Notons d'ailleurs à ce propos que la méthode zolienne de la reprise des personnages n'est pas exploitée pleinement par le romancier hongrois.

¹⁷ Dede 50.

¹⁸ ["Jól van, legyen így. Kevesen fogják olvasni e könyveket, de ki elolvassa, az lesz, a kinek írtuk"]. C'est nous qui traduisons.

¹⁹ Le touranisme ou pantouranisme est un courant idéologique politique dont le but est l'union des peuples de langues turques et finno-ougriennes au sein d'une entité nommée *Touran*.

²⁰ ["Józássággal párosuló idealizmusuk, népünk rendíthetetlen szellemi egyensúlyában s erejében nyilvánul"]. C'est nous qui traduisons.

A pényz legendája – qui paraît pour la première fois en 1893²¹ et sera repris pour une édition illustrée par Mikszáth en 1905 – raconte l’histoire sentimentale d’une jeune femme, qui est, au début de l’intrigue, sur le point d’épouser un aristocrate plus âgé qu’elle. Le récit propose au lecteur, par le biais d’une voix féminine, une réflexion sur la condition de la femme à cette époque et sur la décadence de l’aristocratie hongroise et internationale. L’épreuve majeure et déterminante de la comtesse Mini, est de se trouver projetée dans le monde social sans aucune éducation et sans aucune orientation:

Combien étrange est le destin de la femme. On l’élève pendant dix-huit, vingt ans sans qu’elle puisse échanger seule avec un homme deux ou trois mots, on l’éduque sans qu’elle puisse connaître si ce n’est en secret les choses intéressantes, puis on la jette dans le monde avec un homme à ses côtés. Débrouille-toi comme tu peux. Bats-toi avec la vie que tu ne connais pas.²² (I/32)

Par le biais d’un long voyage qui lui fait parcourir la campagne hongroise, Vienne, l’Italie, l’Algérie et le sud de la France, la comtesse accomplit une sorte de parcours initiatique (mariage, adultère, expérience du monde des apparences) avant d’atteindre la sérénité. L’intrigue s’étale sur environ treize mois, plus précisément du 3 mai 1890, scène de la première rencontre à Budapest, au 6 juin 1891, moment de la prise de connaissance du testament du mari défunt à Pusztahegy, dans la propriété campagnarde de celui-ci.

La comtesse est incapable de faire l’expérience de l’amour et du bonheur, et son existence incomplète la pousse fatalement dans les bras d’un autre homme, l’ami du mari. Il n’est sans doute pas surprenant que ce soit à Biskra, sous le ciel africain, qu’elle devient l’amante de cet homme alors même qu’elle porte l’enfant de son mari en son sein:

Je deviens de plus en plus hardie jour après jour. Aujourd’hui, comme Sándor [le mari] déjeune chez le Cadi, avec Elek [l’amant] nous nous rendons à Sidi Okba dans un carrosse à trois chevaux. Le carrosse qui s’éloigne des derniers palmiers de la ville de Biskra avance à grande vitesse dans le sable du désert, le cocher arabe se recroqueville en bas, près de nos pieds et chantonne. Elek m’embrasse, c’est ainsi qu’on survole l’infini. Parfois, le cocher se retourne, il nous sourit pour nous encourager. Il nous prend pour mari et femme...²³ (I/89)

Dans sa préface au deuxième roman de son cycle, *Gányó Julcsa*, Justh dit vouloir dépeindre “l’analyse trop poussée”²⁴ (I/137) des émotions de la narratrice qui affaiblissent sa volonté. Cependant, l’action est souvent incompréhensible pour le lecteur: pourquoi la femme trompe-t-elle son mari si elle l’aime, et pourquoi son mari semble-t-il si faible? Le moment le plus étrange et le plus inattendu – surtout pour un lecteur contemporain – est le dénouement, qui a

²¹ La première édition du roman porte le sous-titre *Études*, se référant d’emblée au caractère scientifique de l’entreprise.

²² [“Milyen különös még is egy asszony sorsa. Felnevelik 18-20 éven keresztül, úgy hogy egy férfivel jóformán egyedül három szót nem válthat, fel úgy, hogy a mi érdekes van az életben, azt mind suttymba tudhatja meg csak, aztán – kilökik egy férfivel a nagy világba. Boldogulj hát, ha tudsz. Küzdj meg az étellel, a melyet nem ismersz”]. C’est nous qui traduisons.

²³ [“Napról-napra merészebb leszek. Ma, hogy Sándor a Kadinál ebédel, mi Elekkel egy háromlovu kis kocsin Sidi Okbába rándulunk. A kocsi elhagyva a biskrai város utolsó pálmáit, széleseben szeli a sivatag homokját, az arab kocsis mélyen lenn guggol, szinte a lábaink előtt, s dalt zümmög. Elek átkarol, s úgy röptülünk át a végtelenen. A kocsis néha visszaneéz, s bátorítva mosolyog ránk. Azt hiszi, férj és feleség vagyunk...”]. C’est nous qui traduisons.

²⁴ [a túlságba vitt analízis”]. C’est nous qui traduisons.

lieu, fait important à noter, à la campagne. En effet, c'est à la lecture du testament qu'il laisse derrière lui, que le mari défunt se fait plus présent que jamais. Une union très étrange devient possible, et même nécessaire; la femme est prête à épouser son amant, s'il accepte de vivre désormais selon les principes du mari mort: adorer la terre, élever le peuple, soutenir ce qui est beau. Il va sans dire que l'introduction forcée d'un message idéologique rend invraisemblable l'expérience de la comtesse. Le comportement de celle-ci semble informé par la théorie pseudo-scientifique de l'imprégnation – théorie qui a également séduit Zola, et selon laquelle la femme garde à jamais "l'empreinte" de l'homme qui l'a marquée. La situation de la femme dans ce roman est donc paradoxale: si la comtesse est présentée dans son propre journal comme une femme très réfléchie, elle s'avère, à la fin du roman, subordonnée d'une manière aveugle à la volonté de son mari défunt.

L'aspect le plus intéressant du roman est sans doute son caractère réflexif: le journal est une sorte de miroir de la comtesse qui ne cesse de relire ce qu'elle écrit et de mesurer ainsi la part de ses propres mensonges. En même temps, la narration nous fait part des lectures, souvent secrètes, du personnage qui s'intéresse surtout à la littérature française et lit Baudelaire, Verlaine, Huysmans, Bourget ou Zola. À propos de ce dernier, nous lisons: "Dans un coin du bateau, je lisais Zola (cet auteur m'intéresse beaucoup, si je pouvais le rencontrer sur mon chemin, il pourrait me rendre à moi-même)"²⁵ (I/80). Les romans de Zola – et la littérature en général – se manifestent donc comme un puissant instrument de connaissance de soi.

Si le cycle et sa logique sont inspirés de Zola, l'adoption, dans le deuxième roman (*Gányó Julcsa*), d'une structure en mosaïque est empruntée aux Goncourt tandis que l'analyse psychologique vient des romans de Bourget. Lajos Csonka²⁶ considère ainsi que le roman de Justh évoque tout particulièrement *Un crime d'amour* de Bourget, tout en évitant la psychologie lourde du naturalisme.

Ce second roman, dont l'intrigue se déroule dans un village, parmi le peuple, est écrit à la troisième personne mais garde comme personnage principal une jeune femme, Julcsa. L'écriture est empreinte de tournures populaires et de locutions bibliques. Dans sa préface, Justh explique avoir voulu dépeindre une femme que la passion pousse au bien et au mal, mais qui sera sauvée par son équilibre intérieur, par son *impetus*. Cette femme se trouve donc à mi-chemin entre les tabaculteurs, sa famille, caractérisés par leurs sentiments, et un personnage religieux, un nazaréen,²⁷ qui est, pour citer l'auteur, "une pure idée"²⁸ (I/138). D'une manière générale, le romancier veut représenter le peuple et son "idéalisme raisonnable"²⁹ (I/138).

La protagoniste, Julcsa, se caractérise par une sorte d'équilibre inné, déterminé à l'avance par son statut social et sa situation géographique: elle est la descendante d'une famille de tabaculteurs vivant à la campagne. On voit donc, ici encore, que les thèses du romancier déterminent la composition de la narration, même si Justh trouve cette fois une motivation plus adéquate pour les intégrer. La première moitié du roman nous raconte un amour impossible entre cette jeune fille pauvre et Bálint, un jeune homme descendant de propriétaires terriens rapaces et orgueilleux. La passion de la jeune femme, passion qui la conduira à la déchéance, est représentée dans une description très suggestive d'une danse effrénée:

²⁵ ["Én a hajó egy sarkában egy Zolát olvastam (nagyon érdekel ez az író, ha utamba akadna, lehet, hogy vissza adna önmagamnak)"]. C'est nous qui traduisons.

²⁶ Csonka 74. "Paul Bourget et Justh nous montrent les défauts du monde aristocratique condamné à périr, dans le but de les guérir" (Csonka 75).

²⁷ Il s'agit d'un représentant de cette église protestante, très répandue en Hongrie, qui a suivi l'enseignement de l'anabaptiste suisse Samuel Heinrich Fröhlich.

²⁸ ["a csupa eszmévé tisztult nazarénus"]. C'est nous qui traduisons.

²⁹ [józan idealizmus"]. C'est nous qui traduisons.

Et elle danse, danse avec une passion effrénée. Et les jeunes hommes sont sur le point de la déchirer. Auparavant, c'était seulement après beaucoup d'exhortation qu'elle se décidait à danser avec l'un ou l'autre. À présent, elle ne s'intéresse pas à qui vient la demander, elle danse avec tous et sa passion ardente verse des torrents de lave dans l'âme de celui qui danse avec elle [...] Le cotillon rouge de Julcsa pirouette, les rubans dénoués enroulent son corps, ses lèvres frémissent sous le coup de la passion voluptueuse, ses yeux étincèlent, tous ses muscles se meuvent, elle danse comme si elle ne dansait pas le *csardas* avec son corps mais avec son âme pleine de supplice, au son du violon qui joue son air triste sur le bonheur, sur l'amour.³⁰ (I/175-176)

C'est cette frénésie, dont le caractère érotique n'est pas voilé par le récit, et qui se manifeste dans ces sensations causées par les mouvements et le contact avec d'autres corps, que Julcsa doit, selon le programme narratif du roman, apprendre à maîtriser.

Après avoir tenté de se réconcilier avec son père et de ramener son ancien amant à la raison en le dissuadant de boire et en le rendant à sa propre femme, Julcsa sera finalement sauvée par un nazaréen qui va l'épouser. Lors de la dernière rencontre des anciens amants, plus rien ne paraît de la violence des sentiments, et la raison triomphe:

- Julcsa, je te promets tout, tout, mais je te demande de faire une dernière chose.
- Quoi, Bálint ?
- Tends-moi ton visage pour que je puisse te donner un baiser, un dernier baiser. Elle s'était penchée vers lui. Elle lui tendait son visage froid, et c'était comme si le baiser se glaçait. L'un et l'autre ne sentaient rien.³¹ (I/244)

Cette deuxième partie du roman est nettement moins réussie que la première, qui raconte l'amour impossible des deux protagonistes.

Le troisième roman achevé du cycle, et le plus abouti des trois, s'intitule *Fuimus*, un mot latin faisant référence à une époque glorieuse mais révolue. L'auteur y emmène ses lecteurs dans le monde de l'oligarchie de la Hongrie du Nord, qui subit l'influence de la population slave. Le roman donne une représentation ironique des membres de trois familles aristocratiques (les Márfaï, les Czobor et les Niffor) à travers la relation de plus en plus conflictuelle de deux demi-frères: Gábor, de la branche Márfaï, et Lőrincz, de la branche Niffor. Dans son testament, le père exige de l'aîné, Gábor, qu'il fasse ses études à l'étranger, tandis que Lőrincz devra passer sa jeunesse en Hongrie. L'intrigue commence par le retour de Gábor qui se sent mal dans l'ambiance étouffante de la Hongrie et entend désormais faire les choses autrement. Les deux frères font la tournée de la parenté et les autres membres de la famille leur semblent ridicules. En effet, le roman esquisse aussi une opposition entre, d'une part, un monde oligarchique voué, pour diverses raisons, à la déchéance (le père de Gábor invoque les mariages endogames, la mauvaise direction des ambitions, et l'influence néfaste des slaves et des vieilles institutions) et, d'autre part, la vie de la Grande Plaine hongroise:

³⁰ [“És tánczol, tánczol örült szenvedéllyel. A legények meg majdnem szétszedik. Hisz azelőtt csak nagy nógatásra ment el egyikkel-másikkal. Most meg nem nézi, ki kéri, megy mindegyikkel és szinte tüzes szenvedélyével látát önt annak a lelkébe is, a kivel tánczol [...] Julcsa lángszín rokolyája perdül, kibomlott piros szalagjai körülöveszik testét, megrezgő ajka kéjes szenvedélytől liheg, szikrát hány a szeme, minden izma mozdul, úgy tánczol, mintha csak nem is a testével, de a féktelen kintől megtelt lelkével járná a csárdást arra a hegedű hangjára, a mely boldogságról, szerelemről húzza ezt a keserűt!]. C'est nous qui traduisons.

³¹ [“– Julcsa, mindent megígérek, csak egyet, egyet tegyél meg. / – Mit, Bálint! / – Nyújtsd ide az arcodat, hogy egyszer, egyszer még megcsókolhassam. / A lány reá hajolt. Hideg arczát odanyújtotta a legénynek, és a csók, mintha megfagyott volna. Egyik sem érzett semmit!]. C'est nous qui traduisons.

Il [Gábor] pensait que c'étaient les portes de son cher pays qui s'étaient ouvertes devant lui. Maintenant il éprouvait le sentiment d'être enfin de retour. Parce que cette portion de terre, cette plaine infinie, c'était sa maison, c'était son pays, c'était en elle qu'il avait confiance, c'était sur elle qu'il pouvait construire. C'était cette terre qui offrait ces produits bénis par Dieu, c'était dans le cœur de ce peuple qu'était née la chanson hongroise, c'étaient les bras musclés de ce peuple qui avaient combattu pour le pays, c'était ce peuple qui avait gardé notre trésor: la langue hongroise.³² (II/41-42)

Le tuteur de Gábor s'est installé là, après avoir épousé une paysanne riche et le lecteur peut facilement deviner que c'est aussi vers ce lieu que mènera la route de Gábor. Le récit décrit aussi une histoire d'amour entre Gábor et une jeune fille autonome et sauvage, Lolly. Cette dernière, qui veut, à son insu, être domptée par un mari fort, aime le jeune homme sérieux qu'est Gábor. Toutefois, si ce dernier veut l'épouser, c'est uniquement par sacrifice, pour sauver son frère des griffes de cette femme. Il finira pourtant par donner Lolly à son frère, préférant quant à lui la fille de son tuteur, jeune fille calme, d'origine paysanne. À la fin du roman, Gábor trouve le bonheur tandis que son frère fait face, comme en témoigne la description de son mariage, à un monde pétrifié, voué à la déchéance:

La messe commence dans une lenteur solennelle par une longue cérémonie. Le cardinal change son habit sacerdotal, dix prêtres qui lui prêtent assistance font des révérences, se courbent, se mettent à genoux... l'orgue continue à résonner. Le chœur chante un psaume. Sur le visage blême de la mariée aucun signe de vie. Comme une belle statue, elle se trouve agenouillée sur le prie-Dieu. Le marié a les yeux fixes, il fait peut-être sa prière.³³ (II/266)

Un autre membre de la famille, un artiste-vagabond capable d'avoir un point de vue extérieur sur ses parents, parle d'un processus de sélection, faisant ainsi référence au titre du cycle entier: tout ce qui vit, doit mourir et céder la place aux tendances nouvelles. Dans le contexte des romans de Justh, cela signifie que la nouvelle force incarnée par le peuple hongrois triomphera de la décadence du monde oligarchique. Le tuteur de Gábor évoque même la supériorité du peuple hongrois lorsqu'il réfléchit que "ce sont l'harmonie et l'équilibre entre les facultés de l'imagination et de la rationalité qui en font un des peuples les plus vigoureux du monde"³⁴ (II/228). Ce récit expose donc ainsi les propres thèses du romancier:

Chez le paysan hongrois, le jeune fatalisme des Orientaux est inoculé dans le zèle des Occidentaux... Son principe le plus important: vivre la vie. C'est ce qui est dit dans sa religion la plus typique, le nazarénisme [...] S'il y avait plus de rationalisme en lui, il regretterait de laisser ici les biens terrestres, et s'il y avait plus de fantaisie en lui, il aurait

³² ["Úgy érezte, hogy édes hazájának kapui tárultak fel előtte. Most érezte csak igazán, hogy hazajött. Hisz ez a darab föld, ez a végtelen síkság, ez az otthona, ez a hazája; ebben bízik, erre épít. Ez a föld adja azokat az istenándotta termékeket, ennek a népnek a szívében fakad a magyar nóta, ennek a népnek az aczélos karjai vittak meg annyiszor a hazáért, ez őrizte meg drága kincsünket: – magyar nyelvünket"]. C'est nous qui traduisons.

³³ ["A mise ünnepélyes lassúsággal s hosszú czeremóniával kezdődik el. A bibornok ornátust cserél, a tíz segédkező pap bókol, hajlik, térdel... az orgona csak szól. Az énekkar dicséneket hangoztat. A mennyasszony sápadt arczán az életnek semmi nyoma. Mint egy gyönyörűséges szobor térdel ott az imazsámolyon. A vőlegény mereven néz maga elé, tán imádkozik"]. C'est nous qui traduisons.

³⁴ ["A fantázia és a racionalismus fakultásai közötti összhang és egyensúly teszi őt a világ egyik legerőteljesebb népévé"]. C'est nous qui traduisons.

peur de l'inconnu. Dans le Hongrois, il n'y a rien d'exagéré, sa langue est harmonieuse, tout comme sa manière de penser, sa philosophie, même sa religion...³⁵ (II/228)

La référence au nazarénisme crée un rapport avec le roman précédent par le biais de la transposition des théories scientifiques et philosophiques du romancier. Justh, qui a sérieusement travaillé à la composition de son cycle, y aurait intégré entre douze et quatorze autres romans, si sa mort prématurée n'avait laissé l'entreprise inachevée.

En dépit de son caractère succinct, cet aperçu des romans de Zsigmond Justh permet de donner une idée de l'esthétique particulière du romancier. Les trois romans achevés mettent d'une part en évidence certains talents de Justh qui sait jouer avec les procédés de la narration et des points de vue, user de la variété des styles et des tonalités ou accorder de l'importance à la condition féminine (avec toutes ses ambiguïtés). Il convient d'autre part, d'insister sur l'orientation française de Justh, dont l'œuvre, sous l'influence de Zola, de Bourget ou des Goncourt, donne à lire une représentation des différentes couches sociales hongroises. En cela, l'écrivain hongrois s'est tout autant inspiré du roman d'orientation sociologique de Zola que du roman psychologique de Bourget.

Si, comme le souligne Lajos Csonka, "le courant littéraire formidable dont le point de départ furent les œuvres de Zola, a entraîné Zsigmond Justh également,"³⁶ cet écrivain a surtout trouvé chez Émile Zola la méthode dont il avait besoin et qui lui a permis de créer des expériences avec des personnages se trouvant dans des circonstances déterminées. Ce que Justh a pris aux naturalistes, est tout à la fois le besoin d'une description exacte et fidèle et la nécessité de l'observation. Notons toutefois que "son goût raffiné l'a préservé des excès du naturalisme, la recherche du vulgaire et de l'ordurier."³⁷ Ce n'est que plus tard que le corps fera son entrée dans le roman hongrois: on peut citer, sur ce point, les romans de Sándor Bródy et, tout particulièrement, ceux de Móricz.

Comme on l'a vu, les tendances novatrices de Justh vont de pair avec la mise en récit d'un message idéologique qui, en fonction de l'intégration plus ou moins réussie des thèses à travers différents procédés (comme l'utilisation des personnages porte-parole), peut considérablement alourdir ses romans. Une telle idéologie – qu'on pourrait retrouver plus tard dans des tendances plus ou moins ouvertement nationalistes – peut paraître, aujourd'hui, bien suspecte.

En revanche, ce qui peut, dans cette œuvre, éveiller de nos jours la curiosité des historiens de la littérature est tout ce qui touche au travail de médiateur de Justh comme ses journaux, tout particulièrement celui qu'il a écrit à Paris en 1888, et qui n'a été publié qu'en 1941.³⁸ Ce journal est important, d'une part, à cause de l'élaboration de l'image de la capitale française qui s'y lit, et d'autre part, à cause de sa poétique particulière – l'enregistrement des impressions –, bien différente de celle de ses romans. L'œuvre de Justh reste à (re)découvrir. En adoptant un point de vue comparatiste, cet article a essayé d'en montrer la richesse et les limites.

³⁵ ["A magyar parasztságban a keletiek fiatal fatalizmusába már a nyugati népek tettvégya van beoltva... legfőbb elve: élni az életet. Így mondja azt még tipikus vallásában, a nazarénizmusban is [...] Ha valamivel több racionalizmus lenne bennök, sajnálnák itt hagyni a földi javakat, ha pedig valamivel több fantázia mint kéne, rettegnének az ismeretlentől. Nincs a magyarban semmi túlságos, harmonikus a nyelve, az észjárása, a filozófiája, még a vallása is"]. C'est nous qui traduisons.

³⁶ Csonka 86.

³⁷ Csonka 91.

³⁸ *Justh Zsigmond naplója* [Le journal de Zsigmond Justh], éd. Gábor Halász (Budapest: Athenaeum, 1941).